



**HAL**  
open science

## Préface à Diana Mistreanu, Andreï Makine et la cognition humaine. Pour une transbiographie

Alexandre Gefen

### ► To cite this version:

Alexandre Gefen. Préface à Diana Mistreanu, Andreï Makine et la cognition humaine. Pour une transbiographie. Andreï Makine et la cognition humaine. Pour une transbiographie, Hermann, 2021, 9791037013200. halshs-03509060

**HAL Id: halshs-03509060**

**<https://shs.hal.science/halshs-03509060>**

Submitted on 3 Jan 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Diana Mistreanu, *Andrei Makine et la cognition humaine. Pour une transbiographie*, Herman 2021.

## Préface

Remettant en cause bien des partages philosophiques anciens (le corps vs. l'esprit, l'homme vs. l'animal, la nature vs. culture) les sciences cognitives ont fait irruption dans les études littéraires depuis le livre de Lakoff et Johnson *Metaphors We Live By* (1980) suivi notamment par les travaux de Reuven Tsur sur la poésie — dès les années 90, le philosophe luxembourgeois Jean-Marie Schaeffer et le sémanticien français François Rastier en introduisent le discours dans le champ français : parties de la stylistique, elles aboutissent à des réflexions narratologiques, notamment la question du suspense et de la fiction, en montrant à la fois leur puissance à repenser des concepts anciens (comme celui de catharsis) comme à en produire de nouveau (l'immersion fictionnelle de Jean-Marie Schaeffer), à proposer des approches historiques cherchant à sonder l'origine de la littérature (le darwinisme littéraire illustré notamment par Joseph Carroll) comme des descriptions synchroniques du champ littéraire (la théorie cognitiviste des genres littéraires). La critique cognitive s'intéresse aux processus de la réception comme à ceux de la production littéraire. Critiquée pour des raisons épistémologiques, on lui reproche l'écart entre les savoirs observationnels des neurosciences décrivant des processus cérébraux simples et la complexité des phénomènes de la production et de la création littéraire. L'évolutionnisme cognitif, qui cherche notamment à comprendre les origines de la fiction et de l'activité fabulatrice, se voit quant à lui contester dans sa manière d'avancer des hypothèses difficiles à démontrer tenant, par exemple, aux débuts de l'activité narratrice chez les hominidés. Même dans les approches psychocognitives qui décrivent, comme le suggère Jean-Marie Schaeffer dans un ouvrage récent, *Les Troubles du récit*, de manière plus fine (« fine grained ») le récit, l'écart entre la description générale des mécanismes neuropsychologiques de traitement de l'information et les cas particuliers posés par les récits piégés, référentiels et autoréférentiels, de la littérature moderne constitue un obstacle pour des hypothèses souvent pensées à partir de modèles simplifiés comme ceux des contes. Lorsque les dynamiques du récit mobilisent non seulement des schèmes, scripts et modèles situationnels simples, mais aussi l'expérience complexe du lecteur, l'analyse cognitiviste ne peut se contenter d'évoquer des modèles mentaux généraux et des propriétés fixes d'une grammaire du récit qu'il faudrait mécaniquement décoder. Citant notamment les travaux de Richard Gerrig ou David N. Rappn, Jean-Marie Schaeffer a montré qu'il existait des pistes pour prendre en compte les spécificités des lecteurs réels et la particularité de leurs investissements émotifs, mais il n'en demeure pas moins que la modélisation de la psychologie humaine de la lecture et de la compréhension se heurte à de sérieuses difficultés face aux textes littéraires : c'est l'efficacité des outils empiriques traditionnels de la narratologie du récit autant qu'une frilosité épistémologique qui explique que les études littéraires ne se soient pas converties massivement aux sciences cognitives.

Ces quelques remarques liminaires ne visaient pas à faire l'histoire ou à discuter abstraitement des ambitions du cognitivisme littéraire, mais à souligner la portée et la nouveauté du travail de Diana Mistreanu, qui évite avec agilité tous ces biais. Il nous propose l'étude d'une œuvre contemporaine informée par les sciences cognitives et équipée de leur vocabulaire, projet

inédit et sans égal pour l'heure dans les études littéraires, au carrefour de la critique monographique d'auteur et de la théorie littéraire. Diana Mistreanu ne cherche pas à comprendre par imagerie à résonance magnétique Andreï Makine, pas plus qu'elle n'a mis en place une expérience de psychologie sociale sur ses lecteurs : plutôt que de vouloir observer l'encodage du message ou son décodage, son essai, *Andreï Makine et la cognition humaine. Pour une transbiographie*, propose plutôt une voie originale, qui consiste à s'intéresser à la représentation de l'activité mentale par le récit, en faisant l'hypothèse que celle-ci est en quelque sorte analysée et décryptée par le romancier. Il s'agit de considérer que le roman produit ce que Steven Pinker nomme « un travail d'ingénierie inversée », autrement dit une analyse psychocognitive mettant au jour non seulement la pensée d'un personnage, mais les mécanismes mêmes de l'activité mentale : c'est la notion, qui me semble très importante, de « réalisme cognitif ». En faisant de la mimésis littéraire une modélisation du fonctionnement cérébral, le projet est donc de prendre en compte aussi bien les avancées contemporaines des neurosciences et en particulier l'enaction et la cognition « 4E » que les critiques des dangers réductionnistes des neurosciences (dont l'essai de Markus Gabriel, *Pourquoi je ne suis pas mon cerveau* évoqué de manière pertinente par Diana Mistreanu).

Chaque écrivain ferait à sa manière œuvre de psychologie cognitive, chacun produirait une « métacognition » pourrait-on dire, particulièrement élaborée évidemment chez les écrivains modernes comme Makine, ironiques et réflexifs. Les schèmes mentaux et affectifs profonds faisant l'objet de l'attention particulière de chaque écrivain marqueraient sa signature, son « étymon » pour citer l'expression que Diana Mistreanu emprunte avec virtuosité à Léo Spitzer. À travers le déploiement d'un psychorécit intérieur du narrateur, mais aussi à travers les analyses des relations entre personnages, le romancier nous équiperait d'une théorie de l'esprit aidant son lecteur à s'adapter au monde et à ses problématiques (en l'occurrence chez Andreï Makine la question de la transculturalité chez cet écrivain d'origine russe, mais translingue) en produisant une modélisation circonstanciée du fonctionnement de l'esprit saisi dans sa complexité : celle d'une cognition comprenant autant l'imagination que le raisonnement, l'affectivité autant de l'élaboration linguistique. La littérature mettrait en scène aussi bien la cognition interne, la réflexion intérieure de l'individu (l'« intramentalité ») que la cognition partagée, la cognition sociale née des échanges entre les individus-personnages (l'« intermentalité »), dont Diana Mistreanu fait très justement remarquer qu'elle a été moins souvent étudiée que le domaine de l'autoanalyse. Quoi qu'il en soit, par la « simulation incarnée » (Feldman Barrett) favorisée par le roman, notre cerveau s'exercerait à catégoriser des stimulus de l'expérience et produire des réactions affectives adéquates, comme cherche à l'analyser le « neuro-constructivisme émotionnel ».

On le voit : l'exercice de l'imagination par la fiction littéraire, loin d'être un exercice gratuit, serait utilisé de manière opérationnelle par l'esprit afin de comprendre l'altérité, d'anticiper et de se préparer à des situations nouvelles. Cet entraînement mental par la projection fictionnelle ludique possède un autre bénéfice, celui de permettre au sujet d'anticiper ses propres limites perceptuelles et cognitives. Diana Mistreanu démontre à ce titre que l'œuvre de Makine est souvent centrée sur les erreurs et les mésinterprétations : le roman met en scène les limites de la rationalité, qui se heurte chez l'écrivain franco-russe aux limites culturelles de la cognition, s'appuyant sur des ancrages linguistiques qui agissent comme autant de filtres. La démonstration est probante à qui a lu le moindre des textes de Makine : le parcours initiatique des personnages est fait non de la rencontre avec des épreuves extérieures, mais plutôt de la confrontation à des préjugés culturels et à des biais cognitifs, dont le roman met à plat les mécanismes, en permettant aux personnages soit de les dépasser,

soit de s'en réjouir avec jubilation. La grammaire cognitive de ce schéma que Diana Mistreanu cherche à retrouver dans l'œuvre littéraire n'est pas un schéma abstrait, et sa recherche mobilise le travail de l'anthropologie pour comprendre le lexique de l'imaginaire littéraire : à partir des travaux de Gilbert Durand sur *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Andreï Makine et *la cognition humaine* nous rappelle que l'imaginaire s'appuie sur le déploiement de symbolismes profonds, d'archétypes qui sont la transcription de pulsions fondamentales — dans une perspective moderne, celles-ci s'analysent non seulement métaphoriquement comme le proposait Bachelard, mais avant tout anthropologiquement, comme la manifestation d'une relation biologique à l'environnement.

Les romans de Makine déclinent en l'occurrence chacun à leur façon un certain type de structure mentale particulière, le « monomythe », scénario narratif décrit par l'anthropologue Joseph Campbell comme sorte de récit initiatique dans lequel le protagoniste arrive après de difficiles épreuves à la conscience de l'universalité de l'existence humaine et qui constitue une grille de lecture particulièrement efficace de toute l'œuvre. Mais le modèle proposé par Diana Mistreanu, articulant donc mise au jour de la psychocognition romanesque et analyse anthropologique des myèmes de l'imaginaire possède une portée plus grande encore et pourrait être confronté à d'autres écrivains — on souhaite au demeurant à la lecture de cet essai important qu'elle le soit, tant sont puissantes les propositions de Diana Mistreanu. Loin de s'intéresser aux polémiques attachées à un écrivain critiqué en France pour être « poutinien » et en Russie pour avoir quitté sa patrie, et assez mal connu, le succès d'*Un testament français*, prix Goncourt 1995 ayant éclipsé le reste de l'œuvre, ce livre ainsi propose un modèle de compréhension du littéraire inédit et externe puisqu'il recourt à des modèles explicatifs non linguistiques et exogènes, à visée générale, puisqu'il invite à voir dans les œuvres littéraires des décryptages de scénarios narratifs humains. Un autre intérêt de cette approche est de nous sortir des ornières des débats sur la place de l'auteur dans son œuvre et de l'alternative entre une lecture autofictionnelle et autobiographique des romans d'Andreï Makine : la notion de « pertinence » biographique de l'information dans le travail d'analyse cognitif permet de comprendre l'importation d'éléments fictionnels dans des événements que l'écrivain a réellement vécus pour produire du « réalisme cognitif », ce que l'essai nomme « transbiographie ».

La naturalisation de processus culturels par les cognitivistes a pu être jugée scientiste et réductionniste. Évitant par une méthode novatrice ces reproches couramment adressés au tournant cognitiviste de la critique littéraire, prenant en compte tant l'histoire contemporaine de l'Europe de l'Est et la « fin de l'homme rouge » que les archétypiques sans âge qui la reconfigurent, *Andreï Makine et la cognition humaine* reste au plus près du grain et de l'épaisseur de la littérature des textes tout en permettant de repenser à nouveaux frais notre vocabulaire général d'analyse du littéraire. C'est dire sa richesse et toute sa portée.

Alexandre Gefen